

de Sully-Prudhomme. Le distique de Boileau restera toujours vrai :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Les grands économistes et les grands socialistes ont trop l'habitude de bien concevoir ce qu'ils ont à dire pour que l'agencement des mots dont ils se servent ne jette pas dans l'âme du lecteur une clarté réjouissante, et je croirai avoir rendu un service éminent à mes compatriotes si je puis les induire à pousser une pointe vers les régions ravissantes de la littérature économique. Mais je me ferais une triste idée de notre jeunesse si elle me paraissait chercher dans l'exercice nécessaire de ses facultés intellectuelles des jouissances moins austères que futiles. On ne vit pas de légèretés mais de choses solides, et nos jeunes gens prouveront mieux leur virilité en aspirant aux plaisirs sévères que procurent la poursuite de la vérité et la recherche de la justice, qu'en s'arrêtant aux futilités que recèlent les lectures frivoles.

Je reviens à mon sujet. On a objecté avec raison, je crois, à la formule qui fait de l'économie politique la science des lois d'après lesquelles la richesse se produit, s'échange, se distribue et se consomme, et l'on dit que l'économie politique est la science de l'emploi utile et fructueux des biens terrestres. Cette dernière définition ne me paraît pas mauvaise en elle-même; mais je trouve qu'elle est incomplète et manque d'élévation en ce qu'elle restreint à des faits purement physiques une science qu'on est trop porté ordinairement à taxer de matérialisme, et qui, dans mon appréciation, touche, quoiqu'on en dise, à la haute morale. Elle doit traiter non seulement du bien-être matériel des individus et des sociétés, mais encore de l'avantage plus appréciable à résulter, pour l'humanité, du sentiment d'une conscience sociale exempte de toute souillure.

L'économie sociale est suivant moi, par excellence, la science de la justice. Elle a pour objet, il est vrai, la connaissance des lois qui régissent la production, l'échange et la consommation des richesses; mais elle a surtout pour fin ultime la recherche des moyens qui assurent la distribution équitable des biens de ce monde. L'application rationnelle de la connaissance de ces lois détermine, à mon sens, la production, la consommation, leur appropriation équilibrée, leur échange absolument dégagé de toute entrave, et leur consommation effectuée de manière à maintenir la pondération inaltérable de la répartition universelle. C'est l'oubli de ces lois, c'est l'ignorance de ces moyens qui ont produit tous les bouleversements sociaux, source du problème à la solution duquel ont travaillé avec une si généreuse opiniâtreté les grands écrivains auxquels les Physiocrates ont ouvert la voie, et à qui nous devons la proclamation des hautes vérités dont le triomphe doit assurer la félicité générale autant qu'elle est possible sur la terre. Il y a une distinction très importante à faire entre l'économie politique et la politique telle que celle-ci est généralement entendue. Il n'y a absolument rien de commun entre les prétentions posées par les illustres politiques comme Machiavel, Richelieu, Bonaparte et Bismarck, et celles énoncées par les économistes Quesnay, Mirabeau père, Beudot, Mercier de la Rivière, Turgot, Dupont de

Nemours, Adam Smith, Ricardo, Bentham, J.B. Say, Bastiat, ainsi que les aspirations de Fourier, Saint-Simon, Pierre Leroux, Considérant, Proudhon et les autres socialistes. Les premiers ne fondaient l'espoir du bonheur que sur la domination du public, la spoliation des peuples et des individus, mettant constamment en antagonisme les intérêts des nations et des particuliers, pendant que les deux autres catégories de penseurs — opposées cependant l'une à l'autre — prêchaient l'harmonie naturelle de ces mêmes intérêts, favorisaient le maintien de la paix au lieu de soudoyer la guerre, et tentaient de promulguer le code de la concorde, de la fraternité universelle dont la politique a si souvent violé les articles pour le malheur de l'humanité. L'économie politique, si mal nommée qu'elle puisse paraître, est donc infiniment supérieure à la politique, et c'est la connaissance et l'application de ses préceptes qui seules pourront réparer les maux causés par cette dernière. L'économie politique ne saurait avoir pour fin unique et légitime d'enseigner au négociant et à l'industriel à faire d'excellentes opérations. Elle combat l'idée trop généralement répandue que le mal de l'un faisant souvent le bien de l'autre, on peut fonder sur cette donnée le système de la commune prospérité. Elle proclame la solidarité sociale, et fait de cette solidarité, qui doit généraliser le bien-être, la base du progrès général et de la moralisation universelle. Si donc l'économie politique n'a pas la prétention de remplacer la morale, elle peut à bon droit avoir celle de concourir très puissamment à son triomphe en travaillant à amener le plus rapidement possible le règne de la justice. Conséquemment, elle est non-seulement la philosophie de l'utile, mais encore la philosophie du juste, puisqu'en fin de compte il n'y a de réellement utile que ce qui est juste.

Et je le demanderai maintenant à notre jeunesse: n'est-ce pas là une étude digne de toute son attention et de toute son activité?

ERNEST TREMBLAY.

M. Julien Viaud, connu dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Pierre Loti, dont les câblegrammes annoncent l'élection comme membre de l'Académie française où il succède à M. Octave Feuillet, est un officier de marine né à Rochefort (Charente-Inférieure) en 1850. En 1869, étant aspirant de marine, il a fait campagne aux quatre coins du monde. En même temps il prenait des notes, et il ne s'est décidé à les publier que sur les instances de ses amis. Les délicats d'abord, puis le public tout entier, reconnurent en lui une originalité exquise. *Aziyade, le Mariage de Loti, le Roman d'un Spahi, les Trois dames de la Cashah, Fleurs d'ennui, Mon frère Yves* sont des œuvres d'un mérite exceptionnel. Depuis quelques années, M. Viaud a vécu, à terre, alternant entre un charmant petit coin de Rochefort, où demeure sa mère, et Paris, où il s'est fait une place de premier rang parmi le monde littéraire et parmi toutes les aristocraties de l'intelligence. Il appartient à la jeune génération des hommes arrivés. C'est un orientaliste et un oriental lui-même. Il a d'un séjour d'une année à Constantinople, sur le yacht de l'ambassadeur, rapporté un grand amour pour la vie et les habitudes de l'Orient; tout est à la turque chez lui, jusqu'au matelot qui le sert, ce qui ne l'empêche pas d'être l'un des plus fins et des plus spirituels Français de Paris.